

Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review
Band: 16 (1908)
Heft: 64

Artikel: Comment la lettre tue l'esprit
Autor: Michaud, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-403714>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMMENT LA LETTRE TUE L'ESPRIT.

Tout observateur attentif doit constater aisément — tant les faits sont évidents — qu'il y a deux christianismes : l'un, vrai, selon l'esprit; l'autre, faux, selon la lettre.

C'est *le Christ lui-même* qui a posé cette marque, ce critère, pour nous guider religieusement et moralement. Voici ses propres paroles, aujourd'hui si méconnues par tant de gens qui se croient cependant chrétiens :

« Bienheureux les pauvres *en esprit*, ou *par l'esprit*, ou *selon l'esprit* »¹⁾. Quelle que soit la traduction, la pensée est claire. Toute vertu est spirituelle.

« L'heure est venue, et c'est celle-ci, où les vrais adorateurs adoreront le Père *en esprit et vérité*. Ce sont de tels adorateurs que le Père cherche. Dieu est *esprit*, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer *en esprit et vérité* »²⁾. La vérité de la religion est spirituelle : là est sa réalité et sa valeur.

« C'est *l'esprit qui vivifie*; la chair ne sert de rien; les paroles que je vous ai dites sont *esprit et vie* »³⁾.

Vraiment, est-il possible de parler plus clairement? A ceux qui pourraient encore conserver quelque doute, rappelons ces paroles de St. Paul :

« La circoncision du cœur est dans l'esprit, non dans la lettre; *circumcisio cordis in spiritu, non littera* »⁴⁾.

Qui affranchit de la loi du péché et de la mort? « La loi de l'esprit de vie en Jésus-Christ »⁵⁾. — Les disciples du Christ « marchent, non selon la chair, mais *selon l'esprit* »⁶⁾. — « Pour vous, vous ne vivez pas selon la chair, mais *selon l'esprit*, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous »⁷⁾. — « Vous avez reçu un esprit d'adoption, par lequel nous crions : Père »⁸⁾. —

¹⁾ *Matth.*, V, 3. ²⁾ *Jean*, IV, 23-24. ³⁾ VI, 64. ⁴⁾ *Rom.*, II, 29. ⁵⁾ VIII, 2. ⁶⁾ v. 4. ⁷⁾ v. 9. ⁸⁾ v. 15.

« Soyez fervents d'esprit » ¹⁾. — Et encore : « Dieu nous a rendus capables d'être ministres d'une nouvelle alliance, non de la lettre, mais de l'esprit ; car *la lettre tue, mais l'esprit vivifie* » ²⁾.

A la lumière de ces enseignements, examinons successivement les principaux éléments du christianisme : ses grandes vérités, ses préceptes, ses rites. Et voyons comment, partout, la lettre tue et l'esprit vivifie.

1° Si une notion doit être respectée, c'est certes la notion de *Dieu* ; car, en religion, elle est fondamentale. Or celle-là même est matérialisée par la mentalité matérialiste. Les matérialistes font Dieu à leur image : ne voyant et n'admettant que la matière, ils n'admettent Dieu, s'ils l'admettent, qu'à titre de Dieu matériel. Depuis les adorateurs de fétiches jusqu'aux adorateurs de statues miraculeuses et divines, la corruption de l'idée de Dieu est notoire.

D'autres, qui ne vont pas jusqu'au matérialisme, pratiquent l'anthropomorphisme, en prêtant à Dieu des idées humaines et des sentiments humains. Ils ont beau condamner le polythéisme, leur monothéisme est encore entaché de mille petites humanités, dont ils ne peuvent se libérer en pensant à Dieu.

Parmi ceux qui vénèrent la Bible, combien nombreux sont les littéralistes qui prennent à la lettre les termes et les textes dont le vrai sens est cependant spiritualiste ! Combien peu s'élèvent jusqu'à la notion du Dieu-Esprit, qu'il faut adorer vraiment en esprit ! Cette notion du Dieu-Esprit devrait être partout répandue, grâce aux progrès des sciences astronomiques, physico-chimiques et autres, qui nous donnent une idée plus exacte et plus grandiose de l'univers et de la cause première, de cette Energie absolue, parfaite, infinie, dont toutes les énergies relatives et finies ne sont que de faibles échos !

Lorsqu'on réfléchit à la grandeur de cet Etre suprême, qui, comme principe et comme fin, est à la base et au sommet de tout ce qui est dans l'immensité des mondes, et lorsque, perdu en quelque sorte dans cette profondeur et cette sublimité, on se reporte aux mille superstitions qui règnent encore dans tant d'esprits et qui souvent sont pratiquées, entretenues et propagées par une partie des clergés, on constate combien le monde est encore loin de la notion chrétienne de Dieu, notion

¹⁾ XII, II. ²⁾ II Cor., III, 6.

si philosophique et si scientifique. Autant les progrès matériels sont considérables, autant le progrès religieux est minime, étant donné le petit nombre des vrais spiritualistes.

2° Plus navrant encore est le littéralisme dans la notion de la *Trinité*. Parmi ceux qui l'admettent, plus des trois quarts ou n'y comprennent rien et refusent d'y réfléchir, ou sont victimes d'un trithéisme positif. Ils rougissent du mot « polythéisme », et, au fond, ils admettent la chose : car ils font du Père une personne qu'ils placent dans ce qu'ils appellent le ciel, du Fils une autre personne qu'ils reconnaissent avoir été incarnée en Judée pendant trente et quelques années, et du St-Esprit une troisième personne, qu'ils imaginent parcourant le monde à la recherche des âmes pour les sanctifier. Ils disent bien que ces trois personnes ne sont qu'un seul Dieu, mais, en réalité, ils les font agir comme trois individus divins, donc comme trois dieux.

Cette matérialisation de la Trinité est d'autant plus grossière que ceux qui la professent y tiennent profondément et qu'ils traiteraient d'hérétique quiconque serait d'un autre avis. Il suffit cependant de lire les Ecritures sans préjugés et sans parti pris pour voir clairement qu'elles enseignent une Trinité tout autre. Mais le littéralisme biblique est tellement répandu et tellement ancré dans les esprits que les vrais adorateurs de la Trinité spiritualiste paraissent très rares.

3° La notion du *Surnaturel* n'est pas moins erronée. Au lieu de voir dans cet élément religieux un secours divin, destiné à élever notre esprit, notre cœur, notre volonté, en un mot notre âme, au-dessus des petites misères de la vie, dans le but de nous rendre meilleurs, de nous sanctifier, de nous rapprocher de Dieu et de nous aider ainsi à faire notre salut en ce monde et dans l'autre, — au lieu de cela, on fait du surnaturel une dérogation aux lois de la nature ; on veut que le surnaturel soit le miraculeux, et par miracle on entend la violation des lois établies dans l'univers par le Créateur. Le Christ a condamné les chercheurs de signes et de miracles. N'importe. Ces chercheurs obstinés préfèrent se soustraire aux devoirs surnaturels de la sanctification et exiger de Dieu qu'il exauce leurs passions, leurs demandes capricieuses, au détriment d'autres hommes, d'autres enfants de Dieu, qui sollicitent précisément

le contraire et qui ont des passions tout opposées. C'est cette contradiction qui leur plaît; c'est ce renversement de la sagesse divine qui leur paraît le vrai surnaturel. Que Dieu donc renverse l'ordre habituel des choses, qu'il écoute leurs prières et leurs vœux, si insensés soient-ils, et alors ils croiront en lui et ils seront surnaturalisés!

On rougit, en vérité, d'être obligé de constater de telles aberrations après dix-neuf siècles de christianisme.

Lorsqu'on songe, d'une part, à la simplicité de la doctrine de la grâce bien comprise, et, d'autre part, à toutes les polémiques, à toutes les subtilités, à toutes les chicanes, à toutes les haines, à toutes les persécutions, à tous les scandales, à toutes les divagations que les théologiens n'ont pas craint de susciter, sous prétexte de sauvegarder tel mot mal compris par eux, on est stupéfait de la profondeur de la sottise humaine, et de la frivolité avec laquelle des hommes prétendus sérieux sacrifient les intérêts majeurs de la religion à des disputes d'écoles aussi ridicules qu'inutiles. N'est-ce pas le cas, plus que jamais, de répéter que la lettre tue et que l'esprit vivifie?

4° Si les littéralistes matérialisants ont traité ainsi la notion du surnaturel et de la grâce, il n'était que logique, de leur part, qu'ils fissent des *Sacrements* non pas des symboles spirituels destinés à instruire l'esprit, à toucher le cœur, à exciter la poésie religieuse dans l'imagination, à élever l'âme entière dans les régions du beau et du bien, mais des moyens magiques d'opérer miraculeusement, c'est-à-dire au mépris des lois de la matière et de l'esprit, des effets absolument en disproportion avec de simples rites liturgiques. Au lieu de recourir au Dieu sanctifiant et d'attendre de lui-même la grâce désirée, on a recouru aux cérémonies matérielles comme à la source même de cette grâce; on a vu en elles des instruments producteurs du divin, la cause physique de l'effet surnaturel ou de la sanctification. Cette magie de l'*ex opere operato* est considérée comme l'essence même des sacrements et comme la condition *sine qua non* de l'efficacité sacramentelle et de la communication de la grâce. Essayer de remettre en lumière le rôle actif de l'âme en union avec l'action de Dieu à l'occasion des rites sacramentels, c'est, aux yeux des hommes de la lettre, tomber dans l'hérésie. Pratiquement, selon eux, c'est

l'esprit qui tue et la lettre qui vivifie. La manière dont ils pratiquent chaque sacrement, est, hélas! la confirmation de ce triste état de choses. J'appelle l'attention des observateurs sur ce point.

Toutefois, c'est un devoir aussi urgent que triste de signaler particulièrement les graves erreurs commises au sujet de l'*eucharistie* et du *sacerdoce*. Le spiritualisme eucharistique devient de plus en plus rare, pour faire place à un culte corporel et matériel, dans lequel la transsubstantiation de la matière tient la place principale, et dans lequel la doctrine salutaire du sacrifice de soi en union avec le sacrifice du Christ n'occupe plus guère les esprits; les processions et les expositions théâtrales remplacent la vraie piété. Là où le Christ s'est borné à dire: «Ma chair est vraiment (*vere*) une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage» (*Jean VI, 56*), les matérialisants, non contents de remplacer le mot *vere* par le mot *realiter* (comme si la vérité n'était pas la réalité), l'ont remplacé ensuite par le mot *substantialiter*, sans savoir ce qu'est la substance, mais sachant bien que, lorsqu'on parle d'un corps, le mot *substance* signifie de fait *matière*. Et ainsi le spiritualisme est escamoté par le matérialisme.

Le sacerdoce n'est plus guère non plus le ministère d'évangélisation institué par le Christ; c'est à la fois un pouvoir *magique* d'opérer des miracles invisibles et inconstatés, mais auxquels les fidèles doivent croire, et aussi un pouvoir de domination pour soumettre les âmes et gouverner l'Eglise. Ce n'est plus J.-C. qui est l'unique et suprême pontife, ce n'est plus lui qui confère la grâce dans les sacrements. Ce pouvoir est celui du ministre-homme, pouvoir qu'il tient de l'évêque et que celui-ci tient du pape. En sorte que la hiérarchie est toute l'Eglise, et que la vie spirituelle des fidèles est entièrement à sa merci. Et toute cette organisation nouvelle ne repose que sur un littéralisme grossier, sur quelques textes dont on fausse le sens à plaisir, au mépris des règles les plus élémentaires de la critique et de l'exégèse.

5° Est-il étonnant, dès lors, qu'on ait aussi matérialisé les plus grands faits religieux? L'*Incarnation* de la Sagesse divine en Jésus-Christ a été expliquée, même encore dans les conciles œcuméniques, dans le sens d'une union personnelle de la nature humaine et de la nature divine. Cette explication est

éminemment spiritualiste ; elle ne viole aucune loi de la nature. Il va de soi que, pour que l'union surnaturelle de l'humanité de J.-C. avec la divine Sagesse ait pu être réalisée, cette humanité a pu être sanctifiée déjà dès sa conception, et que, par conséquent, cette conception a été sainte, pure, exempte de tout péché ; et telle a été la croyance des fidèles, dès qu'ils ont vu en J.-C. le messie, le fils par excellence de Dieu.

Mais cela n'a pas suffi aux esprits matérialisants : ils n'ont pu voir en J.-C. un fils de Dieu qu'à la condition que Dieu même, ou le St-Esprit, lui ait tenu lieu de père humain, ou plutôt qu'il ait remplacé ce dernier. C'est ainsi qu'ils interprètent les premiers chapitres de S. Matthieu et de S. Luc. Cette interprétation les dispense de s'élever jusqu'à la notion d'une filiation toute spirituelle, d'après laquelle J.-C., tout en étant Messie et Fils de Dieu, ne cesse cependant pas d'être réellement homme, non pas d'une humanité céleste, miraculeuse et divine, mais d'une humanité en tout semblable à la nôtre sauf le péché, suivant cette parole des Ecritures : *tentatum per omnia pro similitudine absque peccato* (*Hebr. IV, 15*).

6° La notion de la *Rédemption* a été aussi altérée par une fausse interprétation des mots « rachat, rédemption, rançon, expiation », etc. Au lieu de voir en J.-C. le Rédempteur qui a délivré l'humanité des liens du péché par sa doctrine vraiment libératrice (*veritas liberabit*), par ses exemples sublimes, par ses vertus divines, par son sacrifice sur la croix, sacrifice inoui, unique, merveilleux, vraiment sanctifiant, par lequel il a voulu inspirer aux hommes l'amour du devoir, de la pénitence, de l'immolation de leurs vices, du sacrifice de soi à Dieu, la Sainteté même, — au lieu de cela, on a imaginé, les uns, que Dieu le Père, créancier du genre humain (coupable en Adam), ne pouvait être apaisé dans sa justice absolue et satisfait dans ses droits de créateur offensé que si son Fils éternel lui donnait cette satisfaction en s'immolant en J.-C. sur la croix ; les autres, que le Démon, en se rendant maître de l'humanité, s'était acquis des droits sur elle, et qu'elle ne pouvait être justement rachetée qu'à la condition qu'une rançon lui fût payée, et cette rançon devait être le sacrifice même du Christ. C'est à ces fantaisies, à ces erreurs manifestes, que le littéralisme a abouti. Et que de chrétiens tiennent encore à cette notion puérile de

Dieu, et à cette notion plus puérile encore du Démon et du péché !

7° La notion de la *Sanctification* est connexe à la notion de la Rédemption; matérialiser celle-ci devait conduire à la matérialisation de celle-là. C'est ce qui est arrivé.

La vraie sainteté est éminemment spirituelle; elle a lieu dans l'esprit, dans l'âme, dans la conscience, par la foi, l'espérance, la charité, par la justice et par toutes les autres vertus, choses essentiellement morales et spirituelles. Mais les personnes qui vivent à peine par l'âme ou qui, capables de comprendre intellectuellement la nature de la vertu, la trouvent trop difficile à pratiquer, ces personnes, dis-je, préfèrent s'accorder toutes les libertés intérieures et dédommager Dieu par des actes extérieurs : aumônes faciles à faire, nourriture maigre à certains jours, exercices de dévotions commodes, pénitences très conciliables avec la contre-vérité, la médisance, la jalousie, la calomnie, la vengeance, etc. Que de personnes croient ainsi se sanctifier, en jouant la dévotion, en prolongeant hypocritement leurs prières et en devenant toujours plus méchantes ! Ce portrait de la fausse dévotion est trop connu pour qu'il soit besoin d'insister. Une telle religion est la caricature de la religion.

8° Un des points les plus nobles et les plus consolants de la doctrine chrétienne, est la doctrine de la *vie future* et de la *résurrection*. Le Christ en a parlé divinement, et St. Paul en a donné des explications d'un spiritualisme très élevé, qu'une sage philosophie ne peut que confirmer. Je n'ai pas à les exposer ici. Je ne veux que constater ce fait navrant, à savoir : qu'au lieu de s'attacher à ces hautes notions que nos sciences modernes elles-mêmes semblent devoir confirmer, les masses matérialisantes et les exégètes littéralistes se représentent, au contraire, la vie future comme une extase paresseuse, toute d'inertie dite spirituelle, de jouissance béate, d'absorption stérile de l'âme, véritable torpeur dans laquelle il est vraiment difficile de découvrir une glorification de Dieu et une récompense de l'homme. Notre notion scientifique actuelle de la matière et des corps est assez souple et assez féconde pour permettre d'entrevoir dans une évolution future de l'humanité la transfiguration de toutes ses facultés, et même de son corps. Nous

ne savons pas ce que peut être un corps céleste, mais, sans tomber dans la contradiction, ni même dans la fantaisie frivole, nous pouvons imaginer que les énergies créées, même les inférieures à formes corporelles, sont susceptibles de mille transformations toujours progressives, *in perpetuas æternitates*.

9° La notion de l'*Enfer* avec son feu matériel, avec son ver rongeur, avec ses grincements de dents, avec tout cet appareil matériel pris à la lettre, s'est heureusement affaiblie dans beaucoup d'esprits, qui ont fini par comprendre que la justice et la bonté de Dieu nous destinent autre chose. On peut d'ailleurs faire pénitence autrement qu'en grinçant les dents, et cela sans fin. Ces images qui proviennent d'un bon naturel, ou plutôt de la bonne intention d'arrêter par la frayeur, sur la pente du mal, des natures encore grossières, que la simple raison et l'amour du bien n'étaient pas capables de retenir, ces images plus orientales qu'humaines, ont eu leur raison d'être auprès de générations qui heureusement n'existent plus guère. L'esprit humain a progressé dans la lumière et la réflexion, et l'on peut se faire aujourd'hui une idée plus exacte du devoir, de la justice, de l'ordre, de la sagesse, de la nécessité de respecter ces éléments nécessaires de la vie spirituelle, et aussi d'une sanction contre le mal pour ramener au bien ceux qui s'en sont écartés, sanction plus ou moins douloureuse selon la gravité des fautes et selon la quantité d'énergie à déployer pour rectifier ces mauvais penchants et pour rentrer dans la voie spirituelle de la vertu. Le vrai remords est dans la conscience, donc il est spirituel. La vraie pénitence est le repentir, donc elle est spirituelle. Le vrai châtiment est celui qui rend meilleur, qui relève l'homme et le sanctifie; or le relèvement est dans l'âme; donc il est spirituel. Un Dieu qui frapperait pour frapper, qui punirait pour punir et non pour améliorer, serait un Dieu brutal, barbare; donc il n'existe pas. Le Dieu qui existe est le Dieu vrai, celui qui est » Esprit ». Tel est le Dieu du christianisme. Quiconque le matérialise et le rabaisse à la mesure de l'homme déchu, n'est pas chrétien; il peut en porter le titre, il n'en a certainement pas l'esprit.

10° Il en est de même de la notion du *Ciel*. On peut la fausser et on n'y a pas manqué. Tels imaginent, en effet, un lieu de délices où les corps ressuscités, les mêmes qu'on a eus

sur la terre en cette vie, jouiront d'un repos éternel, d'une tranquillité inaltérable, se promenant à la suite de l'Agneau dans les bosquets célestes, autour des palais éclatants de la Jérusalem nouvelle. Les âmes s'amélioreront-elles? Mais ne sont-elles pas arrivées à leur degré de perfection? ne sont-elles pas *in termino*? n'ont-elles pas atteint Dieu, leur fin dernière? Pourquoi y aurait-il progrès? Dieu n'en a aucun besoin. D'ailleurs le progrès implique l'effort, suppose l'imperfection, et dès lors il est banni du ciel, où il n'y a ni imperfection, ni effort, ni souffrance.

Tels sont les raisonnements de nombre de chrétiens, auxquels cette béatitude dite céleste suffit amplement. L'amélioration incessante des esprits, ils ne la comprennent pas. Ils ne savent pas que le juste peut encore devenir plus juste, le saint plus saint, et cela indéfiniment; et que cette évolution constante, qui rapproche de Dieu sans cesse davantage, loin d'être une souffrance, est la plus spirituelle, donc la plus douce, des joies.

11° La notion de la *foi objective* est aussi une notion essentielle; or, elle aussi, elle a subi une matérialisation. Tout d'abord, la foi objective ou le dogme était la doctrine même du Christ, telle qu'il l'a enseignée à ses apôtres et à ses disciples et telle que toutes les Eglises l'ont conservée d'après le dépôt qui leur en avait été transmis. Puis, ces enseignements du Christ ont été identifiés avec les explications qui ont été données par les docteurs et par les Pères comme docteurs particuliers: dans les centres syriens, dans les centres grecs, dans les centres égyptiens, etc., ces explications ont été diverses suivant les idées philosophiques et religieuses qui y avaient cours. De là des « théologies » diverses qui d'abord se sont opposées les unes aux autres, mais dont l'une a fini par l'emporter sur les autres dans tel ou tel concile; de là des formules théologiques rédigées par la majorité et qui peu à peu sont devenues dogmatiques et tenues par beaucoup pour des dogmes. La formule humaine a ainsi relégué au second plan la simple doctrine primitive et divine, qui a été souvent oubliée. Les mots à la mode l'ont emporté sur les idées premières, les systèmes didactiques sur les symboles primitifs. La tradition primitive, qui n'avait été que le dépôt primitif, fut remplacée peu à peu par les traditions postérieures, mêlées de nombreux

éléments dits philosophiques et dogmatiques, c'est-à-dire d'expressions scolastiques, littérales, verbales et souvent verbeuses. C'est ainsi que le littéralisme qui tue supplante, dans beaucoup de cercles théologiques, l'esprit qui vivifie. Tous les prétendus dogmes dont les conciles de Latran, de Trente, du Vatican et autres inondèrent l'Occident, ne sont pas autre chose que la matérialisation et l'étouffement de la foi ancienne au profit d'une fausse scolastique.

12° La notion de l'*Eglise* a peut-être souffert plus encore que les notions précédentes. Les papes en ont fait une citadelle qu'ils ont voulu prendre d'assaut. De société exclusivement religieuse, donc spirituelle, qu'elle était, ils ont fait une société « temporelle », sous prétexte que la vérité céleste fait aussi le bonheur temporel de l'humanité. De temporelle, cette société est vite devenue « politique ». Et de politique, l'Eglise papiste est vite devenue non seulement sociale, mais, dans plusieurs centres, « socialiste ». Le pape, qui n'était tout d'abord que simple évêque de Rome, métropolitain de la province romaine, est devenu patriarche d'Occident, puis roi temporel, chef politique, donnant le mot d'ordre à ses « sujets » en matière de discipline sociale, d'organisation et d'élections politiques, etc.

Dans ces transformations, les simples fidèles sont devenus des non-valeurs, sauf dans les contributions pécuniaires à fournir aux clergés; l'Eglise a été ainsi restreinte à la seule hiérarchie. C'était encore trop. Les simples prêtres gênant l'ambition des évêques, ont été écartés par ceux-ci, qui, gênant à leur tour les papes, ont été de même écartés par la papauté, laquelle, actuellement, est toute l'Eglise! De la sorte, J.-C. n'est plus que le chef nominal et *pro forma* de l'Eglise, sorte de roi fainéant. Le roi actif est le pape.

Le pape a supplanté le Christ grâce au littéralisme avec lequel il a interprété les paroles du Christ à Pierre, notamment les textes: « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux », et « Pais mes agneaux, pais mes brebis ». Quoique grossier, ce littéralisme a fini par triompher sur le sens exact, et c'est ainsi qu'on est arrivé à transformer l'Eglise en « un organisme incessamment progressif et vivant ». Cette définition fantaisiste et fantasque hante aujourd'hui les esprits des dilettantes de la théologie, soit chez les laïques, soit même dans

le clergé qui y trouve son intérêt et qui dès lors se garde bien de la rectifier. Le mot « progressif » fait croire au progrès par l'Eglise! C'est la thèse du P. Felix. Le mot « vivant » fait croire que l'Eglise est la grande institution vivante et que c'est elle qui communique la vie à la société.

Or, rien n'est plus faux.

Premièrement, le Christ n'a jamais défini ainsi son Eglise. Il a ordonné à ses disciples de vivre de sa vie à lui, en s'incorporant sa doctrine, ses exemples, sa mort, son sang; mais c'est lui qui est l'organisme de la vie (si organisme il y a); disons mieux, c'est lui qui est la source de la vie, le médiateur entre la vie infinie et l'humanité, entre le Père et les enfants. Ses apôtres ont pour mission de conserver, de défendre et de prêcher cette doctrine: or ce n'est pas là un « organisme ».

Secondement, chaque fidèle doit progresser et grandir en J.-C.; car J.-C. a dit à tous qu'il est venu pour apporter la vie et pour que tous l'aient en eux toujours de plus en plus, *ut vitam habeant et abundantius habeant*. Voilà le progrès spirituel et la vie spirituelle de chacun et de tous; mais cela ne fait pas de cette collectivité des fidèles ou de l'Eglise « un organisme incessamment progressif et vivant ».

Troisièmement, les badauds qui lisent la définition des dilettantes en question, en concluent que l'Eglise (*lire* la hiérarchie et finalement le pape) a le pouvoir, la mission de développer les dogmes et de faire évoluer la foi, donc d'enseigner tout ce qu'elle *juge bon* d'enseigner. Et c'est cette évolution des dogmes par le pape qui constitue la vie et le progrès de l'Eglise! Et la papauté ainsi transformée en institution enseignante, infaillible, source de vie, avec pouvoir universel et absolu sur les âmes, est représentée comme le résultat légitime de cette évolution incessamment progressive et vivante! On voit la déviation. Nous sommes loin du Christ et de sa doctrine.

Ces dilettantes oublient que le Christ est un et qu'il n'y a qu'un Christ historique; que sa doctrine, enseignée par lui une fois pour toutes, est une, et que, objective, positive, ferme, fixe, divine, elle n'évolue pas et ne peut pas évoluer; que c'est nous qui devons évoluer et nous développer, en nous pénétrant d'elle toujours davantage; et qu'ainsi se concilie l'immutabilité du christianisme et du dogme, avec le progrès des intelligences

et des cœurs *dans l'unité toujours constante d'une même foi* : « quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est ».

Impossible de faire comprendre cette notion si simple de l'Eglise et du dogme, à ces fantaisistes de parti pris, qui croient sauver la papauté et qui la conduisent à l'abîme ; et la papauté qui a déjà le sentiment de ses erreurs passées et de ses faux dogmes, et qui se sent déjà perdue, se laisse faire et cherche à profiter de cette dogmatique nouvelle, qui lui sera aussi fatale que la précédente. Newmanisme et dilettantisme se valent.

Cette analyse des âmes contemporaines, cette description de l'état religieux des masses, masses d'en haut et masses d'en bas, est-elle poussée au noir ? Je le voudrais, mais je ne le crois pas.

Cet état de choses doit, tout en nous attristant, nous montrer l'immense avenir du christianisme, le chemin indéfini qu'il doit encore parcourir, et dès lors nous remplir de courage, d'espoir, de foi, d'élan, d'enthousiasme, de saintes ardeurs pour le bien, d'une inépuisable commisération envers les malheureux et les dévoyés, d'une charité fraternelle non moins inépuisable envers tous les hommes de toutes les races, de toutes les nations, aussi de toutes les Eglises et de toutes les religions. Un jour, le Dieu unique, le Père de tous, sera *tout en tous*. Ce triomphe ne peut se réaliser que par le triomphe de l'esprit. C'est donc à la spiritualisation du christianisme qu'il faut travailler ; ou plutôt, le vrai christianisme est par lui-même l'élément même de la spiritualisation religieuse ; c'est donc à chacun de nous à se spiritualiser lui-même en puisant davantage dans les sources chrétiennes, et à concourir ainsi à spiritualiser toujours de plus en plus l'Eglise chrétienne, société humaine toujours imparfaite, malgré l'Esprit divin qui prie pour nous en gémissements inénarrables (*Rom. VIII, 26*).

Tel est le travail incessant auquel tout chrétien doit employer ses forces en union avec le Christ. Ce n'est pas la lettre qui doit tuer l'esprit, mais l'esprit qui doit spiritualiser et vivifier la lettre.

E. MICHAUD.